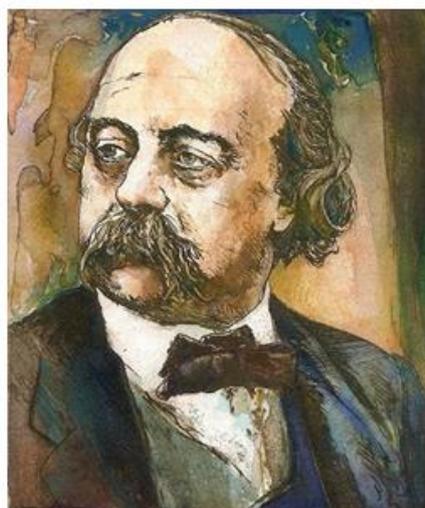


Lisez-  
moi !

Emmanuel



# AUX AMOURS



**Gustave Flaubert**

*L'éducation sentimentale*

(II<sup>ème</sup> partie, chapitre 1)

## ***Frédéric Moreau assiste à un bal costumé***

Un Postillon de Longjumeau la saisit par la taille, une valse commençait. Alors, toutes les femmes, assises autour du salon sur les banquettes, se levèrent à la file, prestement; et leurs jupes, leurs écharpes, leurs coiffures se mirent à tourner.

Elles tournaient si près de lui, que Frédéric distinguait les gouttelettes de leur front ; - et ce mouvement giratoire de plus en plus vif et régulier, vertigineux, communiquant à sa pensée une sorte d'ivresse, y faisait surgir d'autres images, tandis que toutes passaient dans le même éblouissement, et chacune avec une excitation particulière selon le genre de sa beauté.

La Polonaise, qui s'abandonnait d'une façon langoureuse, lui inspirait l'envie de la tenir contre son cœur, en filant tous les deux dans un traîneau sur une plaine couverte de neige.

Des horizons de volupté tranquille, au bord d'un lac, dans un chalet, se déroulaient sous les pas de la Suisse, qui valsait le torse droit et les paupières baissées. Puis, tout à coup, la Bacchante, penchant en arrière sa tête brune, le faisait rêver à des caresses dévoratrices, dans des bois de lauriers-roses, par un temps d'orage, au bruit confus des tambourins.

La Poissarde, que la mesure trop rapide essoufflait, poussait des rires et il aurait voulu, buvant avec elle aux Percherons, chiffonner à pleines mains son fichu, comme au bon vieux temps. Mais la Débardeuse, dont les orteils légers effleuraient à peine le parquet, semblait receler dans la souplesse de ses membres et le sérieux de son visage tous les raffinements de l'amour moderne, qui a la justesse d'une science et la mobilité d'un oiseau.

Rosanette tournait, le poing sur la hanche sa perruque à marteau, sautillant sur son collet, envoyait de la poudre d'iris autour d'elle ; et, à chaque tour, du bout de ses éperons d'or, elle manquait d'attraper Frédéric.

# AUX AMOURS



**Gustave Flaubert**

*L'éducation sentimentale*

(11<sup>ème</sup> partie, chapitre 6)

**Madame Arnoux  
et Frédéric Moreau**

Elle lui donna ses gants, la semaine d'après son mouchoir. Elle l'appelait « Frédéric », il l'appelait « Marie », adorant ce nom-là, fait exprès, disait-il, pour être soupiré dans l'extase, et qui semblait contenir des nuages d'encens, des jonchées de roses.

Ils arrivèrent à fixer d'avance le jour de ses visites ; et sortant comme par hasard, elle allait au-devant de lui, sur la route.

Elle ne faisait rien pour exciter son amour, perdue dans cette insouciance qui caractérise les grands bonheurs. Pendant toute la saison, elle porta une robe de chambre en soie brune, bordée de velours pareil, vêtement large convenant à la mollesse de ses attitudes et à sa physionomie sérieuse. D'ailleurs, elle touchait au mois d'août des femmes, époque tout à la fois de réflexion et de tendresse, où la maturité qui commence colore le regard d'une flamme plus profonde, quand la force du cœur se mêle à l'expérience de la vie, et que, sur la fin de ses épanouissements, l'être complet déborde de richesses dans l'harmonie de sa beauté. Jamais elle n'avait eu plus de douceur, d'indulgence. Sûre de ne pas faillir, elle s'abandonnait à un sentiment qui lui semblait un droit conquis par ses chagrins. Cela était si bon, du reste, et si nouveau ! Quel abîme entre la grossièreté d'Arnoux et les adorations de Frédéric !

Il tremblait de perdre par un mot tout ce qu'il croyait avoir gagné, se disant qu'on peut ressaisir une occasion et qu'on ne rattrape jamais une sottise. Il voulait qu'elle se donnât, et non la prendre. L'assurance de son amour le délectait comme un avant-goût de la possession, et puis le charme de sa personne lui troublait le cœur plus que les sens.

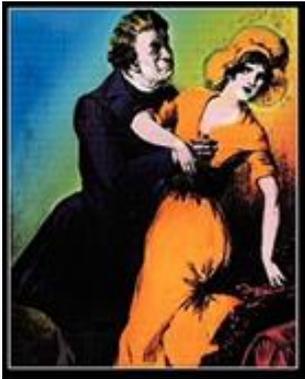
C'était une béatitude indéfinie, un tel enivrement, qu'il en oubliait jusqu'à la possibilité d'un bonheur absolu. Loin d'elle, des convoitises furieuses le dévoraient.

Bientôt il y eut dans leurs dialogues de grands intervalles de silence. Quelquefois, une sorte de pudeur sexuelle les faisait rougir l'un devant l'autre. Toutes les précautions pour cacher leur amour le dévoilaient ; plus il devenait fort, plus leurs manières étaient contenues.

Par l'exercice d'un tel mensonge, leur sensibilité s'exaspéra. Ils jouissaient délicieusement de la senteur des feuilles humides, ils souffraient du vent d'est, ils avaient des irritations sans cause, des pressentiments funèbres ; un bruit de pas, le craquement d'une boiserie leur causaient des épouvantes comme s'ils avaient été coupables ; ils se sentaient poussés vers un abîme ; une atmosphère orageuse les enveloppait ; et, quand des doléances échappaient à Frédéric, elle s'accusait elle-même.

- Oui ! je fais mal ! j'ai l'air d'une coquette ! Ne venez donc plus !

# AUX AMOURS



**Gustave Flaubert**  
*Bouvard et Pécuchet*  
(Chapitre VII. Amour)

## Bouvard et Madame Bordin

Bouvard faisait assidûment la cour à Mme Bordin.

Elle le recevait, un peu sanglée dans sa robe de soie gorge-pigeon qui craquait comme le harnais d'un cheval, tout en maniant par contenance sa longue chaîne d'or. Leurs dialogues roulaient sur les gens de Chavignolles, ou « défunt son mari », autrefois huissier à Livarot.

Puis, elle s'informa du passé de Bouvard, curieuse de connaître « ses farces de jeune homme », sa fortune incidemment, par quels intérêts il était lié à Pécuchet ?

Il admirait la tenue de sa maison, et quand il dînait chez elle, la netteté du service, l'excellence de la table. Une suite de plats, d'une saveur profonde, que coupait à intervalles égaux un vieux pommard, les menait jusqu'au dessert où ils étaient fort longtemps à prendre le café ; – et Mme Bordin, en dilatant les narines, trempait dans la soucoupe sa lèvre charnue, ombrée légèrement d'un duvet noir.

Un jour, elle apparut décolletée. Ses épaules fascinèrent Bouvard. Comme il était sur une petite chaise devant elle, il se mit à lui passer les deux mains le long des bras. La veuve se fâcha. Il ne recommença plus mais il se figurait des rondeurs d'une amplitude et d'une consistance merveilleuses.

Un soir, que la cuisine de Mélie l'avait dégoûté, il eut une joie en entrant dans le salon de Mme Bordin. C'est là qu'il aurait fallu vivre !

Le globe de la lampe, couvert d'un papier rose, épanchait une lumière tranquille. Elle était assise auprès du feu ; et son pied passait le bord de sa robe. Dès les premiers mots, l'entretien tomba.

Cependant, elle le regardait, les cils à demi fermés, d'une manière langoureuse, avec obstination.

Bouvard n'y tint plus ! – et s'agenouillant sur le parquet, il bredouilla : — « Je vous aime ! Marions-nous ! »

Mme Bordin respira fortement ; puis, d'un air ingénu, dit qu'il plaisantait, sans doute, on allait se moquer, ce n'était pas raisonnable. Cette déclaration l'étourdissait.

Bouvard objecta qu'ils n'avaient besoin du consentement de personne. « Qui vous arrête ? Est-ce le trousseau ? Notre linge a une marque pareille, un B ! Nous unirons nos majuscules. »

L'argument lui plut. Mais une affaire majeure l'empêchait de se décider avant la fin du mois. Et Bouvard gémit.

Elle eut la délicatesse de le reconduire, – escortée de Marianne, qui portait un falot.

# AUX AMOURS



**Gustave Flaubert**

*Madame Bovary*  
(Première partie, VIII)

**L'invitation chez le  
marquis d'Andervilliers,  
le bal, la valse avec  
le Vicomte**

Cependant, un des valseurs, qu'on appelait familièrement vicomte, et dont le gilet très ouvert semblait moulé sur la poitrine, vint une seconde fois encore inviter madame Bovary, l'assurant qu'il la guiderait et qu'elle s'en tirerait bien.

Ils commencèrent lentement, puis allèrent plus vite. Ils tournaient : tout tournait autour d'eux, les lampes, les meubles, les lambris, et le parquet, comme un disque sur un pivot. En passant auprès des portes, la robe d'Emma, par le bas, s'ériflait au pantalon ; leurs jambes entraient l'une dans l'autre ; il baissait ses regards vers elle, elle levait les siens vers lui ; une torpeur la prenait, elle s'arrêta. Ils repartirent ; et, d'un mouvement plus rapide, le vicomte, l'entraînant, disparut avec elle jusqu'au bout de la galerie, où, haletante, elle faillit tomber, et, un instant, s'appuya la tête sur sa poitrine.

Et puis, tournant toujours, mais plus doucement, il la reconduisit à sa place ; elle se renversa contre la muraille et mit la main devant ses yeux.

# AUX AMOURS



**Gustave Flaubert**

*Madame Bovary*  
(Deuxième partie, IX)

## **Au soir d'une première après-midi avec Rodolphe**

D'abord, ce fut comme un étourdissement ; elle voyait les arbres, les chemins, les fossés, Rodolphe, et elle sentait encore l'étreinte de ses bras, tandis que le feuillage frémissait et que les joncs sifflaient.

Mais, en s'apercevant dans la glace, elle s'étonna de son visage. Jamais elle n'avait eu les yeux si grands, si noirs, ni d'une telle profondeur. Quelque chose de subtil épandu sur sa personne la transfigurait.

Elle se répétait : « J'ai un amant ! un amant ! » se délectant à cette idée comme à celle d'une autre puberté qui lui serait survenue. Elle allait donc posséder enfin ces joies de l'amour, cette fièvre du bonheur dont elle avait désespéré. Elle entrait dans quelque chose de merveilleux où tout serait passion, extase, délire ; une immensité bleuâtre l'entourait, les sommets du sentiment étincelaient sous sa pensée, et l'existence ordinaire n'apparaissait qu'au loin, tout en bas, dans l'ombre, entre les intervalles de ces hauteurs.

Alors elle se rappela les héroïnes des livres qu'elle avait lus, et la légion lyrique de ces femmes adultères se mit à chanter dans sa mémoire avec des voix de sœurs qui la charmaient. Elle devenait elle-même comme une partie véritable de ces imaginations et réalisait la longue rêverie de sa jeunesse, en se considérant dans ce type d'amoureuse qu'elle avait tant envié. D'ailleurs, Emma éprouvait une satisfaction de vengeance. N'avait-elle pas assez souffert ! Mais elle triomphait maintenant, et l'amour, si longtemps contenu, jaillissait tout entier avec des bouillonnements joyeux. Elle le savourait sans remords, sans inquiétude, sans trouble.

# ECRIRE, ECRIRE ENCORE...

**Gustave Flaubert**

Extraits tirés du site [flaubert.univ-rouen.fr](http://flaubert.univ-rouen.fr)  
Extraits de lettres



**À LOUISE COLET**

**[Croisset, nuit du 14 au 15 août  
1846.]**

**Nuit de samedi-vendredi – 1 h.**

....

Tu me demandes si les qqes lignes que j'ai/je t'ai envoyées ont été écrites pr toi – tu voudrais bien savoir pr qui, jalouse ? – pr personne, comme tout ce que j'ai écrit – Je me suis toujours défendu de rien mettre de moi dans mes œuvres, et prtant j'en ai mis beaucoup – J'ai toujours tâché de ne pas rapetisser l'Art à la satisfaction d'une personnalité isolée – j'ai écrit des pages fort tendres sans amour – et des pages bouillantes, sans aucun feu dans le sang. – j'ai imaginé, je me suis ressouvenu et j'ai combiné – Ce que tu as lu n'est le souvenir de rien du tout – tu me prédis que je ferai un jour de belles choses. qui sait ? (c'est là mon grand mot). J'en doute – mon imagination s'éteint, je deviens trop gourmet. tout ce que je demande c'est à continuer de pouvoir admirer les maîtres avec cet enchantement intime pr lequel je donnerais tout – tout – Mais quant à arriver à en devenir un, jamais, j'en suis sûr – il m'en/me manque énormément, l'innéité d'abord – puis la persévérance du travail – on n'arrive au style qu'avec un labeur atroce, avec une opiniâtreté fanatique et dévouée – le mot de Buffon est un grand blasphème ; le génie n'est pas une longue patience, mais il a du vrai et plus qu'on ne le croit de nos jours surtout –

....

# ECRIRE, ECRIRE ENCORE...



**Gustave Flaubert**

Extraits tirés du site [flaubert.univ-rouen.fr](http://flaubert.univ-rouen.fr)  
Extraits de lettres

**À LOUISE COLET**

**[Rouen, 13 décembre 1846]  
Dimanche**

....

Tu as été malade, mon pauvre cœur ! Tu as souffert. Ne fais plus de ces excès de travail qui usent & qui, à cause de la lassitude même qu'ils laissent après eux, vous font en définitive perdre plus de temps qu'ils ne vous en ont fait gagner. Ce ne sont pas les gds dîners et les gdes orgies qui nourrissent, mais un régime suivi, soutenu. Travaille chaque jour patiemment un nombre d'heures égales. Prends le pli d'une vie studieuse & calme. Tu y goûteras d'abord un gd charme & tu en retireras de la force. J'ai eu aussi la manie de passer des nuits blanches. Ça ne mène à rien qu'à vous fatiguer. Il faut se méfier de tout ce qui ressemble à de l'inspiration & qui n'est souvent que du parti pris & une exaltation factice que l'on s'est donnée volontairement & qui n'est pas venue d'elle-même. D'ailleurs on ne vit pas dans l'inspiration. Pégase marche plus souvent qu'il ne galoppe. Tout le talent est de savoir lui faire prendre les allures qu'on veut, mais pr cela ne forçons point ses moyens, comme on dit en équitation. Il faut lire, méditer beaucoup, toujours penser au style & écrire le moins qu'on peut, uniquement pr calmer l'irritation de l'idée qui demande à prendre une forme et qui se retourne en nous jusqu'à ce que nous lui en ayons trouvé une exacte, précise, adéquate à elle-même. Remarque que l'on arrive à faire de belles choses à force de patience et de longue énergie. Il faut lire, méditer beaucoup, toujours penser au style & écrire le moins qu'on peut, uniquement pr calmer l'irritation de l'idée qui demande à prendre une forme et qui se retourne en nous jusqu'à ce que nous lui en ayons trouvé une exacte, précise, adéquate à elle-même. Remarque que l'on arrive à faire de belles choses à force de patience et de longue énergie.

...

# ECRIRE, ECRIRE ENCORE...



*Louise Colet  
et sa fille Henriette*

**Gustave Flaubert**

Extraits tirés du site [flaubert.univ-rouen.fr](http://flaubert.univ-rouen.fr)

Extraits de lettres

**À LOUISE COLET**

**[Croisset, Octobre 1847.]**

**NUIT DE SAMEDI, 2 h**

Tu me demandes des renseignements sur notre travail à nous deux, Max et moi. Sache donc que je suis harassé d'écrire. Le style, qui est une chose que je prends à cœur m'agite les nerfs horriblement, je me dépîte, je me ronge. Il y a des jours où j'en suis malade et où la nuit j'en ai la fièvre. Plus je vais et plus je me trouve incapable de rendre l'Idée. – Quelle drôle de manie que celle de passer sa vie à s'user sur des mots, et à suer tout le jour pr arrondir des périodes. – Il y a des fois, il est vrai, où l'on jouit démesurément, mais par combien de découragements et d'amertumes n'achète-t-on pas ce plaisir ! Aujourd'hui, par exemple, j'ai employé 8 heures à corriger cinq pages et je trouve que j'ai bien travaillé. Juge du reste, c'est pitoyable. – Quoi qu'il en soit j'achèverai ce travail qui est par son objet même un rude exercice, puis l'été prochain je verrai à tenter St Antoine. Si ça ne marche pas dès le début je plante le style là, d'ici à de longues années. Je ferai du grec, de l'histoire, de l'archéologie, n'importe quoi, toutes choses plus faciles enfin. Car je trouve, trop souvent, bête la peine inutile que je me donne.

# ECRIRE, ECRIRE ENCORE...



## Gustave Flaubert

Extraits tirés du site [flaubert.univ-rouen.fr](http://flaubert.univ-rouen.fr)  
Extraits de lettres

### À LOUISE COLET

[Croisset, 20 mars 1852.]

Nuit de samedi. 1 h.

J'ai été d'abord deux jours sans rien faire fort ennuyé, fort désœuvré – très endormi. – Puis j'ai remonté mon horloge à tour de bras et ma vie maintenant a repris le tic tac de son balancier. J'ai rempoigné cet éternel grec, dont je viendrai à bout dans qqes mois car je me le suis juré & mon roman qui sera fini Dieu sait quand. – il n'y a rien d'effrayant & de consolant à la fois comme une œuvre longue devant soi. – On a tant de blocs à remuer, & de si bonnes heures à passer ! – Pr le moment je suis dans les rêves de jeune fille jusqu'au col cou Je suis presque fâché que tu m'aies conseillé de lire les Mémoires de Me Lafarge car je vais probablement suivre ton avis, & j'ai peur d'être entraîné plus loin que je ne veux. – Toute la valeur de mon livre s'il en a une sera d'avoir su marcher droit sur un cheveu, suspendu entre le double abîme du lyrisme & du vulgaire (que je veux fondre dans une analyse narrative) – Quand je pense à ce que ça peut être j'ai j'en ai des éblouissements. Mais lorsque je songe ensuite que c'est tant de beauté m'est confiée – à moi – j'ai des coliques de peur d'épouvante à fuir me cacher n'importe où – Je travaille comme un mulet depuis quinze longues années – J'ai vécu toute ma vie dans cet entêtement de maniaque, à l'exclusion des de mes autres passions que j'enfermais en dans des cages – et que j'allais voir les qqfois seulement, pr passer me distraire. – Oh si je fais jamais une bonne œuvre je l'aurais bien gagnée – Plût à Dieu que le mot impie de Buffon fût vrai, je serais sûr d'être un des premiers –

# ECRIRE, ECRIRE ENCORE...



**Gustave Flaubert**

Extraits tirés du site [flaubert.univ-rouen.fr](http://flaubert.univ-rouen.fr)  
Extraits de lettres

**À LOUISE COLET**

**[Croisset, 24 avril 1852.]  
samedi soir.**

Si je n'ai pas répondu plus tôt à ta lettre dolente et découragée, c'est que j'ai été dans un gd accès de travail. Avant-hier, je me suis couché à 5 h. du matin et hier 3 h. Depuis lundi dernier j'ai laissé de côté toute autre chose, et j'ai exclusivement toute la semaine pioché ma Bovary ennuyé de ne pas avancer. Je suis maintenant arrivé à mon bal, que je commence lundi. J'espère que ça ira mieux. J'ai fait, depuis que tu m'as vu, 25 pages net (25 p. en 6 semaines). Elles ont été dures à rouler. Je les lirai demain à Bouilhet. – Quant à moi, je les ai tellement travaillées, recopiées, changées, maniées, que pr le moment je n'y vois que du feu. Je crois prtant qu'elles se tiennent debout. – Tu me parles de tes découragements ! si tu pouvais voir les miens ! Je ne sais pas comment qqfois les bras ne me tombent pas du corps, de fatigue, et comment ma tête ne s'en va pas en bouillie. Je mène une vie âpre, déserte de toute joie extérieure, et où je n'ai rien pr me soutenir qu'une espèce de rage permanente, qui pleure quelquefois d'impuissance, mais qui est continuelle. J'aime mon travail d'un amour frénétique et pervers, comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre.

Quelquefois, quand je me trouve bête vide, quand l'expression se refuse, quand après [avoir] griffonné de longues pages, je trouve découvre n'avoir pas fait une phrase, je tombe sur mon divan et j'y reste hébété comme dans un marais intérieur d'ennui. p glacial. – Je me hais, et je m'accuse de cette démence d'orgueil qui me fait haleter après la chimère. Un quart d'heure après tout est changé, le cœur me bat de joie. Jeu Mercredi dernier, j'ai été obligé de me lever pr aller chercher mon mouchoir de poche. Les larmes me coulaient sur la figure. Je m'étais attendri moi-même en écrivant, et je jouissais délicieusement, et de l'émotion de mon idée, et de la phrase qui la rendait, et de la joie satisfaction de l'avoir trouvée

# ECRIRE, ECRIRE ENCORE...



## Gustave Flaubert

Extraits tirés du site [flaubert.univ-rouen.fr](http://flaubert.univ-rouen.fr)  
Extraits de lettres

### À LOUISE COLET

**[Croisset, 8 mai 1852.]**  
**Samedi soir. minuit**

J'ai des idées de théâtre depuis qq temps – et l'esquisse incertaine d'un gd roman métaphysique, fantastique et gueulard qui m'est tombé dans la tête il y a une quinzaine de jours. Que Si je m'y mets dans cinq ou six ans, que [se] passera-t-il depuis cette minute où je t'écris jusqu'à celle où l'encre se séchera sur la dernière rature ? – Du train dont je vais je n'aurai fini la Bovary dans un an. Peu m'importe. six mois de plus on de moins. – Mais la vie est courte ! Ce qui m'écrase parfois, c'est quand je pense à tout ce que je voudrais faire avant de crever, qu'il y a déjà 15 ans que je travaille sans relâche d'une façon âpre & continue, et que je n'aurai jamais le temps de me donner à moi-même l'idée de ce que je voulais faire.



*Louise Colet par Courbet*

### À LOUISE COLET

**[Croisset, 19 octobre 1847.]**  
**minuit, mardi.**

....  
J'aurai fini La Bretagne dans un mois. J'ai encore deux chapitres. Après quoi je reprendrai ce vieux drôle d'Aristophane. Je serai content quand je serai débarrassé de ce travail. Au reste j'ai envie de te [le] lire pour savoir ce que tu en penses. C'est une ratatouille assez farce, composée sans prétention mais avec conscience. Heureux ceux qui ne doutent pas d'eux et qui allongent au courant de la plume tout ce qui leur sort du cerveau. Moi j'hésite, je me trouble, je me dépîte, j'ai peur, mon goût s'augmente à mesure que décroît ma verve et je m'afflige beaucoup plus d'un mot louche que je ne me réjouis de toute une bonne page.  
.....

# ECRIRE, ECRIRE ENCORE...



*Louise Colet par James Pradier*

**Gustave Flaubert**

Extraits tirés du site [flaubert.univ-rouen.fr](http://flaubert.univ-rouen.fr)  
Extraits de lettres

**À LOUISE COLET**

**[Trouville, 26 août 1853.]  
vendredi soir, 11 h.**

.....  
Je suis dévoré maintenant par un besoin de métamorphoses. Je voudrais écrire tout ce que je vois, non comme tel qu'il est, mais transfiguré. La narration exacte du fait réel le plus [illis.] magnifique me serait impossible. Il me faudrait le broder encore. Les choses que j'ai le mieux senties s'offrent à moi transposées dans d'autres pays et éprouvées par d'autres personnes. Je change ainsi les maisons, les costumes, le ciel, etc. Ah ! qu'il me tarde d'être débarrassé de la Bovary, d'Anubis & de mes trois préfaces (c'est-à-dire des trois seules fois, qui n'en feront qu'une, où je ferai j'écrirai de la critique) ! Que j'ai hâte donc d'avoir fini tout cela pr me lancer à corps perdu dans un sujet vaste & propre. J'ai des prurits d'épopée. Je voudrais faire de grandes histoires à pic, et peintes du haut en bas. Mon conte oriental me revient par bouffées ; j'en ai des odeurs vagues qui m'arrivent. – qui me mettent l'âme en dilatation.

Ne rien écrire & rêver de belles œuvres (comme je fais maintenant) est une charmante chose. Mais comme on paie cher plus tard ces voluptueuses ambitions-là ! Quels renforcements ! Je devrais être sage (mais rien ne me corrigera). La Bovary, qui aura été pr moi un exercice excellent, me sera peut-être funeste pl ensuite comme réaction, car j'en aurai pris (ceci est faible & imbécille) un dégoût extrême des sujets à milieu commun.

C'est pour cela que j'ai tant de mal à l'écrire, ce livre qui n'en finit pas. Il me faut de gds efforts pr m'imaginer mes personnages – & puis pr les faire parler, car ils me dégou répugnent profondément. Mais quand j'écris qqe chose de mes entrailles, ça va vite. Mais Cependant voilà le péril. Lorsqu'on écrit qqe chose de soi, la phrase peut être bonne par jets (et les esprits lyriques arrivent à l'effet facilement & en suivant leur pente naturelle), mais l'ensemble manque, les répétitions abondent, les redites, les lieux communs, les locutions banales. Quand on écrit au contraire une chose imaginée, comme tout doit alors découler de la conception & que la moindre virgule dépend du plan général, l'attention alors se bifurque. Il faut à la fois ne pas perdre l'horizon de vue & regarder à ses pieds. Le détail est atroce, surtout lorsqu'on aime le détail comme moi.

Les perles composent le collier. – mais c'est le fil qui fait le collier. Or, enfiler les perles sans en perdre une seule et toujours tenir son fil de l'autre main, voilà la malice.

# ECRIRE, ECRIRE ENCORE...



## Gustave Flaubert

Extraits tirés du site [flaubert.univ-rouen.fr](http://flaubert.univ-rouen.fr)  
Extraits de lettres

### À LOUISE COLET

**[Croisset, 28 décembre 1853.]**  
**mercredi, 11 h du soir.**

J'ai bien envie de t'embrasser ce soir. – je mets mes lèvres sur les tiennes. et je t'étreins du plus profond de moi-même. – & partout. – À la fin du mois prochain nous nous reverrons ! Voici une année qui vient. à l'autre jour de l'an, si je ne suis pas encore à Paris, j'y aurai du moins mon logement car je crois qu'il faudra s'y prendre de bonne heure, à cause de l'Exposition. Du reste, la Bovary avance. La baisade est faite. – et je la laisse, parce que je commence à faire des bêtises. il faut savoir s'arrêter dans les corrections, d'autant qu'on ne voit pas bien les défauts proportions d'un passage quand on est resté dessus trop longtemps. – J'attends B. [Bouilhet] avec anxiété pour lui lire ce qu'il ne connaît pas.



### À ERNEST FEYDEAU

**[Croisset, fin novembre 1857.]**

Adieu, mon cher vieux. Relis et rebûche ton conte. Laisse-le reposer et reprends-le, les livres ne se font pas comme les enfants, mais comme les pyramides, avec un dessin prémédité, et en apportant des grands blocs l'un par-dessus l'autre, à force de reins, de temps et de sueur, et ça ne sert à rien ! et ça reste dans le désert ! mais en le dominant prodigieusement. Les chacals pissent au bas et les bourgeois montent dessus, etc. ; continue la comparaison.



### À SA NIÈCE CAROLINE

**[Croisset, 8 juillet 1876.]**

Je travaille beaucoup. & cependant je n'avance guère. croirais-tu que depuis 3 semaines, j'ai fait ... 7 pages ! – & mes journées sont longues prtant ! – n'importe ! je crois que ça ne sera pas mauvais ? Mais dans le commencement je m'étais emballé dans trop de descriptions ... – J'en enlève de charmantes. La Littérature est l'art des Sacrifices.

# ECRIRE, ECRIRE ENCORE...



**Gustave Flaubert**  
*Bouvard et Pécuchet*  
(Chapitre V, Littérature)

## **Bouvard et Pécuchet, l'écriture**

Litré leur porta le coup de grâce en affirmant que jamais il n'y eut d'orthographe positive, et qu'il ne saurait y en avoir.

Ils en conclurent que la syntaxe est une fantaisie et la grammaire une illusion.

En ce temps-là, d'ailleurs, une rhétorique nouvelle annonçait qu'il faut écrire comme on parle et que tout sera bien pourvu qu'on ait senti, observé.

Comme ils avaient senti et croyaient avoir observé, ils se jugèrent capables d'écrire. Une pièce est gênante par l'étroitesse du cadre. Mais le roman a plus de libertés. Pour en faire un, ils cherchèrent dans leurs souvenirs.

Pécuchet se rappela un de ses chefs de bureau, un très vilain monsieur, et il ambitionnait de s'en venger par un livre.

Bouvard avait connu à l'estaminet, un vieux maître d'écriture, ivrogne et misérable. Rien ne serait drôle comme ce personnage.

Au bout de la semaine, ils imaginèrent de fondre ces deux sujets, en un seul – en demeurèrent là, passèrent aux suivants : – une femme qui cause le malheur d'une famille – une femme, son mari et son amant – une femme qui serait vertueuse par défaut de conformation – un ambitieux – un mauvais prêtre.

Ils tâchaient de relier à ces conceptions incertaines des choses fournies par leur mémoire, retranchaient, ajoutaient. Pécuchet était pour le sentiment et l'idée, Bouvard pour l'image et la couleur. – Et ils commençaient à ne plus s'entendre, chacun s'étonnant que l'autre fût si borné.

La science qu'on nomme esthétique, trancherait peut-être leurs différends. Un ami de Dumouchel, professeur de philosophie, leur envoya une liste d'ouvrages sur la matière. Ils travaillaient à part, et se communiquaient leurs réflexions.

# ECRIRE, ECRIRE ENCORE...



**Gustave Flaubert**

*Préparation pour Salambô*

## **Extraits d'une lettre adressée à Jean Clogenson**

Paris, 25 mars 1857

Vous êtes le plus aimable et le plus excellent des hommes. Je vous demande des renseignements sur Tunis et vous y allez vous-même, vous me les rapporterez ! Voici donc sans préambule & avec mille remerciements sous-entendus ce que je réclame de votre bienveillance :

1° Je désirerais me faire une idée nette du paysage de Tunis. C'est à vous qui êtes à la fois un poète et un observateur à bien regarder tout pour ensuite me l'étaler de vive voix : couleurs des terrains & du ciel, galbe des montagnes, limites de l'horizon quand on est à tel ou tel point, etc.

2° Le plus de détails topographiques possibles sur la route de Tunis à Constantine = Cirta.

3° On a découvert, il y a qqes mois, une mosaïque à Carthage. Si c'est une mosaïque romaine je n'ai pas besoin d'en entendre parler. Car c'est la Carthage punique qu'il me faudrait.

4° D'après un plan (publié dans l'ouvrage de Falbe que j'ai lu et relu) on peut conjecturer que les maisons puniques étaient voûtées, couvertes de coupoles. Cela est-il vrai ? trouve-t-on d'autres ruines de maisons ~~pouvant~~ d'après lesquelles on peut avancer cette opinion ?

.....  
Voilà surtout, mon cher ami, ce que je vous recommande.

Je cherche à retrouver l'architecture punique, qui devait ~~ave~~ être un mélange de la phénicienne et de la grecque ? – Mais quels étaient les ornements ? Quel était le goût punique ?

5° Y a-t-il une bonne carte de la régence de Tunis ?

6° Je vous recommande le cours de la Medjerda (qui du reste a dû changer) et le défilé de la Hache.

Maintenant que les photographies sont répandues partout, si vous m'en trouviez sur Carthage ou Tunis, vous mettriez « le comble à vos bienfaits ».

Comme je vous envie d'être où vous êtes & de vous en revenir par l'Italie. Mais au nom de tous les dieux, descendez à Naples ! – & restez-y quinze jours au moins. Songez que Pompeïa vaut à elle seule, en fait d'antiquités, tout ce qu'il y a à Rome – Rien au monde, d'ailleurs, n'est gai, ni beau, comme Naples !

Comme j'aurai de plaisir cet été à vous entendre parler de votre voyage ! .....

..... en attendant croyez à la sincérité de mon affection.

Tout à vous.

Gve Flaubert

.....

..... bonne traversée, bon soleil, bonne brise, bonne santé et pas trop de puces ! Je les connais, ces Orientales !



*Les plaisirs de la campagne, croquis par Daumier*

**Gustave Flaubert**  
*Bouvard et Pécuchet*  
(Chapitre II. Agriculture)

Pour se garantir du soleil, Bouvard portait sur la tête un mouchoir noué en turban, Pécuchet sa casquette ; et il avait un grand tablier avec une poche par devant, dans laquelle ballottaient un sécateur, son foulard et sa tabatière.

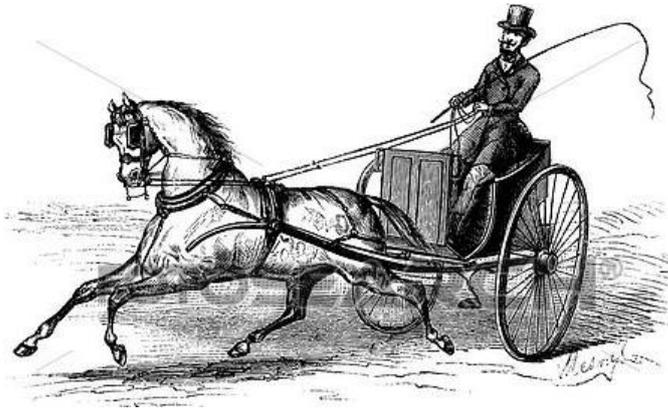
Les bras nus, et côte à côte, ils labouraient, sarclaient, émondaient, s'imposaient des tâches, mangeaient le plus vite possible, – mais allaient prendre le café sur le vigneau, pour jouir du point de vue.

S'ils rencontraient un limaçon, ils s'approchaient de lui, et l'écrasaient en faisant une grimace du coin de la bouche, comme pour casser une noix. Ils ne sortaient pas sans leur louchet, – et coupaient en deux les vers blancs d'une telle force que le fer de l'outil s'en enfonçait de trois pouces. Pour se délivrer des chenilles, ils battaient les arbres, à grands coups de gaule, furieusement.

Bouvard planta une pivoine au milieu du gazon – et des pommes d'amour qui devaient retomber comme des lustres, sous l'arceau de la tonnelle.

Pécuchet fit creuser devant la cuisine, un large trou, et le disposa en trois compartiments, où il fabriquerait des composts qui feraient pousser un tas de choses dont les détritrus amèneraient d'autres récoltes, procurant d'autres engrais, tout cela indéfiniment ; – et il rêvait au bord de la fosse, apercevant dans l'avenir, des montagnes de fruits, des débordements de fleurs, des avalanches de légumes. Mais le fumier de cheval si utile pour les couches lui manquait. Les cultivateurs n'en vendaient pas ; les aubergistes en refusèrent. Enfin, après beaucoup de recherches, malgré les instances de Bouvard, et abjurant toute pudeur, il prit le parti « d'aller lui-même au crottin ! »

# AU JARDIN



**Gustave Flaubert**

*Extraits relevés dans  
la correspondance  
de Gustave*

## **Lettre à Louise Collet du 2 juillet 1852**

« On se préoccupe trop de la couleur, et pas assez de son esprit, car la couleur dans la nature a un esprit, une sorte de vapeur subtile qui se dégage d'elle... »

## **Lettre à Louis Bouilhet du ?**

« Les feuilles tombent. Les allées sont, quand on y marche, pleines de bruits lamartiniens que j'aime extrêmement... »

## **Divers**

« ... pendant qu'on jouait... je me promenais le long du mur, marchant sur les feuilles tombées des tilleuls, pour s'amuser à entendre le bruit de mes pieds qui les soulevaient et les poussaient ».

« Je rentre de Croisset où je me suis embêté toute la journée. Dieu me préserve de retourner à la campagne l'hiver »

« La voiture roulait, et les chèvrefeuilles et les seringas débordaient les clôtures des jardins, envoyaient dans la nuit des bouffées d'odeurs amollissantes... »

« La Seine... mugit sous le ciel noir... et les arbres, qui se tordent au vent en perdant leur feuilles, ressemblent à des personnes qui s'arrachent les cheveux. On dirait que la nature a un gros chagrin »

## AU JARDIN



**Gustave Flaubert**

*Madame Bovary*

(Deuxième partie, III)

### **Promenade à Yonville au bras de Léon, le clerc de notaire**

Ils s'en revinrent à Yonville en suivant le bord de l'eau. Dans la saison chaude, la berge plus élargie découvrait jusqu'à leur base les murs des jardins, qui avaient un escalier de quelques marches descendant à la rivière. Elle coulait sans bruit, rapide et froide à l'œil ; de grandes herbes minces s'y courbaient ensemble, selon le courant qui les poussait, et comme des chevelures vertes abandonnées s'étaient étalées dans sa limpidité. Quelquefois, à la pointe des joncs ou sur la feuille des nénuphars, un insecte à pattes fines marchait ou se posait. Le soleil traversait d'un rayon les petits globules bleus des ondes qui se succédaient en se crevant ; les vieux saules ébranchés miraient dans l'eau leur écorce grise ; au-delà, tout alentour, la prairie semblait vide. C'était l'heure du dîner dans les fermes, et la jeune femme et son compagnon n'entendaient en marchant que la cadence de leurs pas sur la terre du sentier, les paroles qu'ils se disaient, et le frôlement de la robe d'Emma qui bruissait tout autour d'elle.

Les murs des jardins, garnis à leur chaperon de morceaux de bouteilles, étaient chauds comme le vitrage d'une serre. Dans les briques, des ravenelles avaient poussé ; et, du bord de son ombrelle déployée, madame Bovary, tout en passant, faisait s'égrener en poussière jaune un peu de leurs fleurs flétries, ou bien quelque branche des chèvrefeuilles et des clématites qui pendaient en dehors traînaient un moment sur la soie, en s'accrochant aux effilés.

## AU JARDIN



**Gustave Flaubert**  
*Madame Bovary*  
(Deuxième partie, VI)

**Emma regarde  
par la fenêtre**

Un soir que la fenêtre était ouverte, et que, assise au bord, elle venait de regarder Lestiboudois, le bedeau, qui taillait le buis, elle entendit tout à coup sonner l'Angélus.

On était au commencement d'avril, quand les primevères sont écloses ; un vent tiède se roule sur les plates-bandes labourées, et les jardins, comme des femmes, semblent faire leur toilette pour les fêtes de l'été.

Par les barreaux de la tonnelle et au-delà tout alentour, on voyait la rivière dans la prairie, où elle dessinait sur l'herbe des sinuosités vagabondes.

La vapeur du soir passait entre les peupliers sans feuilles, estompant leurs contours d'une teinte violette, plus pâle et plus transparente qu'une gaze subtile arrêtée sur leurs branchages.

Au loin, des bestiaux marchaient ; on n'entendait ni leurs pas, ni leurs mugissements ; et la cloche, sonnant toujours, continuait dans les airs sa lamentation pacifique.

# AUX PLAISIRS GOURMANDS



**Gustave Flaubert**

*L'éducation sentimentale*

(II<sup>ème</sup> partie, chapitre 1)

## **Le Souper du bal costumé Arnoux et Rosanette**

- *Tiens ! qu'as-tu donc ?* dit Arnoux.

Elle haussa les épaules sans répondre.

- *Est-ce à cause de lui ?* reprit-il.

Elle étendit les bras autour de son cou, et, le baisant au front, lentement :

- *Tu sais bien que je t'aimerai toujours, mon gros. N'y pensons plus ! Allons souper !*

Un lustre de cuivre à quarante bougies éclairait la salle, dont les murailles disparaissaient sous de vieilles faïences accrochées ; et cette lumière crue, tombant d'aplomb, rendait plus blanc encore, parmi les hors-d'œuvre et les fruits, un gigantesque turbot occupant le milieu de la nappe, bordée par des assiettes pleines de potage à la bisque.

Avec un froufrou d'étoffes, les femmes, tassant leurs jupes, leurs manches et leurs écharpes, s'assirent les unes près des autres ; les hommes, debout, s'établirent dans les angles.

Pellerin et M. Oudry furent placés près de Rosanette, Arnoux était en face. Palazot et son amie venaient de partir.

- *Bon voyage !* dit-elle, attaquons !

Et l'Enfant de chœur, homme facétieux, en faisant un grand signe de croix, commença le Bénédictité.

Les dames furent scandalisées, et principalement la Poissarde, mère d'une fille dont elle voulait faire une femme honnête. Arnoux, non plus, « n'aimait pas ça », trouvant qu'on devait respecter la religion.

Une horloge allemande, munie d'un coq, carillonnant deux heures, provoqua sur le coucou force plaisanteries.

Toutes sortes de propos s'ensuivirent : calembours, anecdotes, vantardises, gageures, mensonges tenus pour vrais, assertions improbables, un tumulte de paroles qui bientôt s'éparpilla en conversations particulières.

Les vins circulaient, les plats se succédaient, le docteur découpait.

On se lançait de loin une orange, un bouchon ; on quittait sa place pour causer avec quelqu'un. Souvent Rosanette se tournait vers Delmar, immobile derrière elle ; Pellerin bavardait, M. Oudry souriait.

Mlle Vatnaz mangea presque à elle seule le buisson d'écrevisses, et les carapaces sonnaient sous ses longues dents.

L'Ange, posée sur le tabouret du piano (seul endroit où ses ailes lui permirent de s'asseoir), mastiquait placidement, sans discontinuer.

- *Quelle fourchette !* répétait l'Enfant de chœur ébahi, *quelle fourchette !*

Et la Sphinx buvait de l'eau-de-vie, criait à plein gosier, se démenait comme un démon.

# AUX PLAISIRS GOURMANDS



**Gustave Flaubert**

*Madame Bovary*  
(Première partie, IV)

## **Le repas de noces de Charles et Emma**

C'était sous le hangar de la charretterie que la table était dressée. Il y avait dessus quatre aloyaux, six fricassées de poulets, du veau à la casserole, trois gigots, et, au milieu, un joli cochon de lait rôti, flanqué de quatre andouilles à l'oseille. Aux angles, se dressait l'eau-de-vie dans des carafes. Le cidre doux en bouteilles poussait sa mousse épaisse autour des bouchons, et tous les verres, d'avance, avaient été remplis de vin jusqu'au bord. De grands plats de crème jaune, qui flottaient d'eux-mêmes au moindre choc de la table, présentaient, dessinés sur leur surface unie, les chiffres des nouveaux époux en arabesques de nonpareille. On avait été chercher un pâtissier à Yvetot, pour les tourtes et les nougats. Comme il débutait dans le pays, il avait soigné les choses ; et il apporta, lui-même, au dessert, une pièce montée qui fit pousser des cris. À la base, d'abord, c'était un carré de carton bleu figurant un temple avec portiques, colonnades et statuettes de stuc tout autour, dans des niches constellées d'étoiles en papier doré ; puis se tenait au second étage un donjon en gâteau de Savoie, entouré de menues fortifications en angélique, amandes, raisins secs, quartiers d'oranges ; et enfin, sur la plate-forme supérieure, qui était une prairie verte où il y avait des rochers avec des lacs de confitures et des bateaux en écales de noisettes, on voyait un petit Amour, se balançant à une escarpolette de chocolat, dont les deux poteaux étaient terminés par deux boutons de rose naturels, en guise de boules, au sommet.

Jusqu'au soir, on mangea. Quand on était trop fatigué d'être assis, on allait se promener dans les cours ou jouer une partie de bouchon dans la grange ; puis on revenait à table. Quelques-uns, vers la fin, s'y endormirent et ronflèrent.

# AUX PLAISIRS GOURMANDS



**Gustave Flaubert**

*Madame Bovary*  
(Première partie, VIII)

***L'invitation chez  
le marquis  
d'Andervilliers  
Le dîner***

Emma se sentit, en entrant, enveloppée par un air chaud, mélange du parfum des fleurs et du beau linge, du fumet des viandes et de l'odeur des truffes. Les bougies des candélabres allongeaient des flammes sur les cloches d'argent ; les cristaux à facettes, couverts d'une buée mate, se renvoyaient des rayons pâles ; des bouquets étaient en ligne sur toute la longueur de la table, et, dans les assiettes à large bordure, les serviettes, arrangées en manière de bonnet d'évêque, tenaient entre le bâillement de leurs deux plis chacune un petit pain de forme ovale. Les pattes rouges des homards dépassaient les plats ; de gros fruits dans des corbeilles à jour s'étagaient sur la mousse ; les cailles avaient leurs plumes, des fumées montaient ; et, en bas de soie, en culotte courte, en cravate blanche, en jabot, grave comme un juge, le maître d'hôtel, passant entre les épaules des convives les plats tout découpés, faisait d'un coup de sa cuiller sauter pour vous le morceau qu'on choisissait. Sur le grand poêle de porcelaine à baguette de cuivre, une statue de femme drapée jusqu'au menton regardait immobile la salle pleine de monde.

# VOYAGES...



**Gustave Flaubert**

*Préparation pour Salambo*

**Lettre adressée  
à Louis Bouilhet  
(nuit du 23 au 24 avril 1858)**

Minuit - Nuit de Vendredi à Samedi à bord de l'Hermus, par le travers du cap Nègre et du cap Serat.

Latit. 37° 10 m longitude 6° 40 m. (prends la carte et tu trouveras où je suis. !!!).

!!!!

Mon vieux

La nuit est belle – la mer plate comme un lac d'huile, cette vieille Tanit brille, la machine souffle, & les et le capitaine à côté de moi fume sur un divan et le pont est encombré d'Arabes qui vont à la Mecque. Couchés dans leurs burnous blancs, la figure voilée et les pieds nus, ils ressemblent à des cadavres dans leurs linceuls. – Nous avons aussi des femmes avec leurs enfants. Tout cela, pêle-mêle, dort ou dégueule mélancoliquement, et le rivage de la tuniserie appar que nous côtoyons apparaît dans la brume. Nous serons demain matin à Tunis; et je ne vais pas me coucher afin de posséder une belle nuit complète. D'ailleurs L'impatience que j'ai de voir Carthage m'empêcherait de dormir.

Depuis Paris jusqu'à Constantine c'est-à-dire depuis lundi jusqu'à dimanche, je n'ai pas échangé quatre paroles. Mais nous avons pris à Philippeville des compagnons assez aimables – et je me livre à bord à des conversations passablement philosophiques et très indécentes. J'initie un jeune seigneur russe aux arcanes de la pédérastie (système Tardieu), bien que je le soupçonne d'être plus fort que moi, en sa qualité de Scythe.

J'ai revu à Marseille la fameuse maison où il y a 18 ans ! j'ai baisé Me Foucaud née Eulalie de Langlade. Tout y est changé ! C'était autrefois Le rez- de-chaussée, qui était le salon est maintenant un bazar et il y a au 1er un perruquier-coiffeur. J'ai été par deux fois m'y faire faire la barbe. Je t'épargne les commentaires et les réflexions chateaubrianesques sur la fuite des jours, la chute des feuilles et celle des cheveux. — N'importe il y avait

longtemps que je n'avais si profondément pensé ou senti, je ne sais. Philoxène dirait « J'ai relu les pierres de l'escalier et les murs de la maison. »

Je me suis trouvé extrêmement seul à Marseille pendant deux jours. J'ai été au Musée, au spectacle. J'ai visité les quartiers infâmes. J'ai fumé dans des cabarets écartés, au milieu des matelots, en regardant la mer.

La seule chose importante que j'aie vue jusqu'à présent, c'est Constantine, le pays de Jugurtha. Il y a un ravin demesuré qui entoure la ville. C'est une chose formidable et qui donne le vertige. Je me suis promené au-dessus à pied et dedans à cheval. — C'était l'heure où sur le boulevard du temple la queue des petits théâtres commence à se former — des gypaètes tournoyaient dans le ciel etc.

En fait d'ignoble, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que trois Maltais et un Italien (sur la banquette de la diligence de Constantine) qui étaient saouls comme des Polonais, puaien comme des charognes et hurlaient comme des tigres. Ces messieurs faisaient des plaisanteries et des gestes obscènes, le tout accompagné de pets, de rots et de gousses d'ail qu'ils croquaient dans les ténèbres à la lueur de leurs pipes — quel voyage ! et quelle société. Je n'ai jamais. C'était du Plaute à [la] douzième puissance, une crapule de 75 atmosphères.

J'ai vu à Philippeville, dans un jardin tout plein de rosiers en fleurs, sur le bord de la mer, une belle mosaïque romaine représentant deux femmes, l'une assise sur un cheval et l'autre sur un monstre marin. Il faisait un silence exquis dans ce jardin. le jardinier On n'entendait que le bruit de la mer. Le jardinier, qui était un nègre, a été prendre de l'eau dans un vieil arrosoir et il l'a répandue sur devant moi pour faire revivre les belles couleurs de la mosaïque. — Et puis je me suis en allé.

Et toi, vieux que fais-tu ? Ça commence-t-il ? Mes compliments à Léonie et au vieux pont de Mantes dont le moulin grince. — Ma prochaine lettre sera plus longue. J'en attends une de toi à la fin de cette semaine & je t'embrasse bien tendrement, mon pauvre vieux.

Gve Flaubert